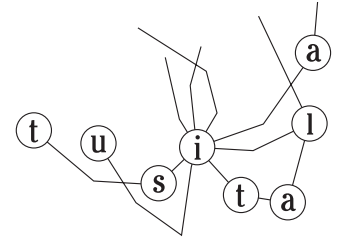


GUÐRÚN EVA MÍNERNVUDÓTTIR



Traduit de l'islandais
par Catherine Eyjolfsson, 2015

Éditions
Tusitala



Du même auteur :

*Pendant qu'il te regarde,
tu es la Vierge Marie.*
Zulma, Paris, 2008.

Le Créateur, Autrement,
Paris, 2014.

Album

© Editions Tusitala, 2015,
pour la traduction française

Titre original : Albúm : skáldsaga

Copyright © Guðrún Eva Mínervudóttir, 2002

Published by agreement with
Forlagið – www.forlagid.is

Ce livre a été publié avec
le soutien financier de :



Sur la quatrième page, à gauche, était collée la photo des remerciements. On y voyait par la fenêtre du salon, dans le jardin qui donnait sur la rue, **Tom Manoury** déblayer la neige qui s'était entassée pendant la nuit. Assise à la table devant la fenêtre, près de la gazinière, **Friða Björk Ingvarsdóttir** semblait souligner un passage du livre qu'elle tenait à la main sous le regard surpris d'**Éric Boury**.

À l'autre bout de la pièce, pourtant si petite, se tenaient **Frederic Deltentre** et **Tania Brimson** et **Stéphane Corcoral** en manteau et bonnet, un guide touristique à la main, prêts à affronter le froid.

GUÐRÚN EVA MÍNERVUDÓTTIR

Album

Traduit de l'islandais
par Catherine Eyjólfsson



Éditions
Tusitala
2015

Ce n'est pas au-dessus des étoiles
que je te trouverai,
Dieu, et c'est parmi mes frères
que tu me chercheras.

Sigurbjörn Einarsson

C'est ma mère qui était là. Et sa mère à elle. Bien que leurs visages fussent flous, il ne m'échappa pas à quel point maman avait l'air fatigué et grand-mère folle de joie, débordant littéralement de gaieté. J'ai dit quelque chose et elles ont répondu complètement à côté. Ma mère m'a prise dans ses bras et j'essayais de l'étreindre, mais mes bras s'agitaient indépendamment de moi dans tous les sens et je ne pouvais même pas baisser les yeux pour voir si j'avais des pieds. Je n'étais plus sûre d'être une personne. J'étais peut-être un phoque.

Le monde était fait de femmes et de chats et c'était bien. Nous habitions un entresol du boulevard Miklubraut : moi, Napoléon, ma mère et ma tante. J'avais des doutes quant à savoir si j'avais plus en commun avec le chat qu'avec les deux sœurs. Elles nous habillaient de pulls à capuche identiques et je tétais le sein de maman tandis que tatie serrait étroitement Napoléon pour lui re-trousser les manches de son pull.

Il fallait que je fasse pipi au pot. Ce n'était pas bien compliqué, je l'avais fait avant, mais cette fois-là mon corps n'avait aucun besoin de se soulager de quoi que ce soit et il fallut donc que je reste assise sur ce foutu machin en plastique au milieu de la pièce jusqu'à en avoir les genoux tout raidis comme la portière de la vieille Cortina de grand-mère. « Mamie, de l'eau s'il te plaît », dis-je. Elle s'empressa d'aller me chercher une tasse d'eau que je sirotai un peu jusqu'à ce qu'elle se détourne. Je versai alors le contenu de la tasse entre mes cuisses et déclarai avoir fini. Mamie, toute contente, me gratifia en souriant d'une boule de chocolat. Puis elle vit que le pipi était incolore et enfonça les doigts dans ma bouche pour en extirper la boule de chocolat.

La lumière était différente, comme ça, très tôt le matin et le silence n'était pas pesant, mais tranquille. Le sac de ma mère était posé sur la petite table du téléphone. Il était un peu difficile à ouvrir mais le calme décuplait ma patience. Il y avait là-dedans le paquet de cigarettes, orné de l'image d'un cheval avec une bosse sur le dos, et leur odeur épicée me rappelait ses mains. Elle avait l'habitude de faire disparaître les cigarettes peu à peu dans sa bouche comme des sucettes. J'y goûtai, elles étaient excellentes et j'en avais mangé deux et demie quand elle se dressa au-dessus de moi, tout ensommeillée, l'air doux avec ses cheveux noirs et lisses descendant jusqu'à la taille... pour se transformer instantanément en folle à lier, les cheveux tourbillonnant autour du visage comme un nuage noir tandis qu'elle me soulevait du sol et dévalait l'escalier en chemise de nuit, à une telle vitesse que les secousses me donnaient la nausée. La rue était déserte. Elle a couru en me tenant dans ses bras, a appelé un taxi et en est sortie au pas de course. Par bonheur je n'étais plus dans mon corps quand les infirmières ont enfoncé un tuyau dans mon œsophage jusqu'à l'estomac, tout en laissant clairement entendre que ma mère était une sorte de criminelle.

Ma tante m'accompagna à l'école maternelle et quand j'aperçus le grand portail jaune à barreaux, je déclarai connaître la route, pris congé et partis en courant. Les balançoires et les bacs à sable étaient à leur place et, à part une grive, il n'y avait pas âme qui vive. J'édifiai une maison de sable et me balançai un peu tandis que l'angoisse s'installait dans mes os en même temps que la certitude qu'il s'était passé quelque chose de surnaturel. L'idée ne m'effleura pas que c'était peut-être la dernière journée des vacances de Pâques. Je m'assis au pied du tipi de cordes à grimper parce que je me sentais mieux sous quelque chose qui évoquait un toit et que je savais que toute vie avait été éliminée de la terre. Désormais je serais toujours seule. Ce fut alors comme si quelqu'un appuyait sur une touche dans ma tête et j'entendis une centaine d'hommes et de femmes chanter en chœur. Je me balançai d'avant en arrière en écoutant ce beau chant alors que mon ventre s'était mis à gargouiller. Un vieux bonhomme jeta un coup d'œil à travers les barreaux du treillis et me demanda si tout allait bien. « Oui, tout va bien », répondis-je.

C'était l'automne. Ma mère me portait sur un bras en pénétrant dans un immeuble de la rue Ásvallagata. C'est là qu'habitait Thórdur, son ami, le barbu aux dents de devant espacées comme celles d'un Arabe. Ce ne fut pas lui qui vint ouvrir la porte, mais un garçon en pantalon de pyjama et T-shirt à manches courtes, avec une grosse larme brillant sur le menton. À cette époque, j'avais tendance à mettre des mots sur ce qui sautait aux yeux et je demandai à voix haute et claire : « Est-ce qu'il pleure ? » Thórdur dit : « Il est très triste parce que sa maman, son frère et sa sœur habitent en Suède ». Je comprenais cela. J'aurais compris tout ce qui touchait à ce garçon à la larme, même si ça avait été en chinois. Il me montra sa chambre et déversa d'un seau en plastique après l'autre cubes en bois, soldats de plomb et cartes à jouer. Moi qui avais reçu une éducation plus féminine, j'étais stupéfaite de voir qu'il ne se contentait pas de jouer avec une chose à la fois, avant de la ranger aussitôt après. Il avait les cheveux blonds et la peau bronzée. Maman annonça que nous allions déménager pour nous installer rue Ásvallagata et je ne vis rien à redire à ce projet. Le prince de Suède me concéda volontiers la moitié de sa belle chambre. Il pleurait tous les soirs et disait « fromage aux champions » quand il voulait dire fromage aux champignons.

J'étais assise dans le salon et je m'exerçais à garder l'équilibre en posant les deux mains devant moi sur le siège tout en soulevant mon derrière. J'étais assez bonne à ce petit jeu même si mes poignets se fatiguaient vite et j'imaginai déjà les applaudissements venant des tribunes lorsque je serais devenue équilibriste de cirque. Ma mère me surprit et elle était absolument méconnaissable lorsqu'elle pesta que je ne devais pas être assise avec les mains à l'entrejambe et elle énonça ce mot, entrejambe, comme s'il était si sale que le seul fait de l'émettre avec la bouche pourrait flétrir la langue et les lèvres. Je battis en retraite dans ma chambre et révisai ma vision du monde. Comment avais-je pu être assez bête pour ne pas savoir que mon entrejambe était indésirable ? Je posai la question à mon nouveau frère et il me dit que lorsqu'un homme et une femme voulaient être malpolis, ils se frottaient l'entrejambe – son grand frère de Suède lui avait dit ça. Nous nous sommes cachés derrière le canapé et nous nous sommes frottés, avec le sentiment d'être des malpolis hors pair.

Je me faufilai hors de la salle de bains, où j'avais fait se frotter deux bonshommes en lego, mais je n'arrivai pas loin car maman et son fiancé me coincèrent dans le couloir, l'air grave. Ma vue s'obscurcit car j'étais sûre qu'ils avaient senti de manière étrange les agissements auxquels je me livrais derrière la porte close de la salle de bains et qu'ils allaient maintenant m'engueuler comme je ne sais quoi et se moquer de moi. Ils se disputaient la parole sans faire état de grossièreté ni de lego, de sorte que je mis longtemps à comprendre quel était leur propos – qui était le suivant : lequel des deux devait être élu président, Vigdís Finnbogadóttir ou bien Gudlaugur Thorvaldsson ? J'aimais ma mère plus que tout, mais il m'importait de plaire à son fiancé, de sorte que je tendis le cou avec arrogance, tout en glissant les bonshommes en lego dans la poche de mon pantalon, et dis que je n'allais surtout pas mettre mon grain de sel dans cette dispute idiote. Le fiancé trouva que j'étais maligne mais maman fut surprise et chagrinée. Le soir, je grimpai dans ses bras et lui chuchotai à l'oreille que c'était bien sûr Vigdís qui devait être présidente. Maman me regarda d'un air las et dit que ce serait bien.